

## Imaginer la Cité de Justice

*À la mémoire de Marie-Josèphe Angélique,  
une esclave, exécutée pour incendie  
volontaire à Montréal en 1734*

**Préambule**

Je dois commencer par une série de négations: je ne suis pas anthropologue, ni économiste, ni politologue, ni sociologue, ni urbaniste. Je ne suis qu'un écrivain et aussi, puisque je suis professeur d'anglais, un étudiant de la littérature. Je veux confesser d'entrée de jeu que je n'ai aucune expertise qui me permette de critiquer les administrations urbaines, que ce soit au Canada ou ailleurs.

Mais je ne peux fuir mon adhésion à l'action. Par le simple effort de commenter, dans ce cas, les villes canadiennes, selon ce que suggère le philosophe français Michel Foucault, j'appelle implicitement au changement, à l'amélioration.

La pensée ne se cantonne plus au théorique. Aussitôt qu'elle est appliquée, soit elle offense, soit elle réconcilie...; elle ne peut faire autrement que de libérer ou d'asservir. Avant même de recommander, d'évoquer un avenir, de dire ce qui doit être fait, avant même d'exhorter ou de déclencher une alarme, la pensée, au niveau de l'existence, à son aube même, est en soi action – qui plus est une action périlleuse.

En devisant sur les cités, je peux, rien que par ce processus élémentaire, en appeler à la transformation, si ce n'est à la révolution – le rêve de tout poète romantique.

Et puis, comme la plupart des Canadiens, je vis dans une ville. En fait, j'ai vécu dans des villes toute ma vie: de Halifax, en Nouvelle-Écosse, à Montréal, au Québec; d'Ottawa, en Ontario à Durham, en Caroline du Nord; et de Kingston à Toronto, où je suis maintenant. En tant qu'écrivain, j'aime explorer différentes villes afin d'en déguster les saveurs, pour ainsi dire, et d'aviver mon imagination. Ma poésie, mes pièces de théâtre et mes textes en prose ont été écrits dans des lieux divers, dont Barcelone,

Durham, Halifax, Montréal, New York, Ottawa, Paris, Québec, Vancouver et Venise. Mes projets littéraires actuels m'ont emmené, ou m'amèneront à Bruxelles, en Belgique, à Chicago, en Illinois, à Corpus Christi, au Texas, à Monte Carlo, à Monaco, à la Nouvelle Orléans, en Louisiane, et à Washington, dans le District de Columbia. Je ne suis pas un écrivain de voyage mais plutôt un écrivain nomade.

Veillez pardonner cette introduction un peu éloignée de mon sujet d'aujourd'hui 'Imaginer la Cité de justice'. J'ai simplement besoin d'établir au départ que mon approche au sujet est celle du promeneur, et non de l'habitant, celle du rêveur, et non celle du planificateur.

Je dois cependant souligner ma grande joie d'avoir l'honneur qu'on me demande de penser publiquement au fonctionnement de notre démocratie par l'intermédiaire de la tribune des Conférences LaFontaine-Baldwin et dans le contexte des questions urbaines. Je ne crois certainement pas que nous, les Canadiens et Canadiennes, pouvons créer ce que Pierre Elliott Trudeau appelait 'la société juste' à moins que nous ne l'élaborions en tenant compte du cadre urbain. Ce que j'appelle la Cité de Justice, c'est celle où tous les citoyens et citoyennes ont une part de responsabilité pour le succès ou l'échec de leur communauté, où les ressources sont partagées afin d'assurer un appui adéquat aux pauvres et une distribution équitable de la richesse acquise (au moins en partie) à partir de l'extraction des ressources naturelles qui appartiennent à la population, et où les initiatives sont prises pour corriger des injustices passées. La Cité de Justice devrait être le but de tous les programmes qualifiés d'urbains car, alors même que les nids de poules doivent être réparés, il faut aussi élargir les esprits et agrandir les coeurs.

### **Entrer dans les villes: les routes, les racines, les obstacles**

Mais je fais face immédiatement à un dilemme: il est difficile de concentrer l'attention

des Canadiens et Canadiennes sur nos villes. L'image que nous avons de nous-mêmes en tant que Nation est irrémédiablement dessinée par les peintres emblématiques du Groupe des Sept et par Emily Carr, sans parler de ceux qui dessinent nos pièces de monnaie, nos billets de banque, nos timbres-postes que nous nous imaginons comme un peuple dans la grande nature sauvage, et non comme un groupe humain profondément urbanisé. (Je pense que c'est une magnifique satire sur nos pièces de monnaie, de placer la Reine dos à dos avec une feuille d'érable, un voilier et des animaux: c'est quand même surréaliste d'éloigner la Reine du Château de Windsor et de la planter en pleine nature sauvage et cela fait de la Monnaie royale canadienne une version d'une grande émission radiophonique d'humour, la 'Royal Canadian Air Farce'.) Quand nous fantasmons au sujet du Canada, nous évoquons des images touristiques de Peggy's Cove, en Nouvelle-Écosse, avec son phare; ou encore des pêcheurs de Terre-Neuve confrontés aux embruns de l'Atlantique Nord; ou la palette arc-en-ciel des arbres d'automne dans les Cantons de l'Est, au Québec; ou aussi les champs de blé et les élévateurs à grain de la Saskatchewan; ou bien les Rocheuses en Alberta; ou aussi bien les bûcherons et les draveurs de la Côte Ouest; ou le Nord venteux, à la pure blancheur. Une sensibilité pareille, tellement centrée autour de la nature, a un sens dans le deuxième plus grand pays au monde, habité par une population d'à peine 30 millions de personnes. À la décharge de cette auto-perception, on pourrait dire qu'elle est d'une humilité charmante puisqu'elle ne tient pas compte des gens pour mettre plutôt en relief une sorte de Who's Who de l'Arrière-pays en nous rappelant que les véritables, les vrais de vrais de Canadiens et Canadiennes, gagnent leur vie dans la forêt ou dans les mines. Nous ne devons cependant jamais oublier que la grande majorité d'entre nous vivons dans des villes – quelle que soit l'image nationale que nous suggérons de nous-mêmes.

Les Canadiens et Canadiennes, nous sommes portés à méditer sur ce que nous

percevons comme nos racines en tant que nation rurale à cause, je crois, d'une perception qui subsiste que de vivre en ville, c'est admettre qu'on réside en enfer. Nous préférons l'hallucination collective nous portant à croire que nous vivons tous au coeur de la nature sauvage parce que cet endroit se trouve supposément plus près de l'Éden, tandis que les villes sont supposées être les labyrinthes de Satan – comme si tout gratte-ciel de verre et d'acier était Babel et chaque condominium de brique et de mortier était Gomorrhe. Non moins qu'une autorité comme Thomas Jefferson a un jour affirmé: 'Quand nous (Américains) nous serons empilés les uns par dessus les autres dans de grandes villes, comme en Europe, nous deviendrons corrompus comme en Europe, et nous en viendrons à nous manger les uns les autres comme ils le font là-bas' (cité par Basham, 148). Pour Jefferson, qui préférait la moralité de l'agriculture à celle de l'industrie, la ville est proche de Mammon et de Moloch.

Cela m'amène à me souvenir de la première fois où je suis arrivé en tant que touriste dans la banlieue d'Edmonton, en 1981; la première chose que j'aie vue était une immense affiche dont les lettres criaient 'Repentez-vous! Ou brûlez pour toujours dans le Lac de Feu!' Comme l'affiche se trouvait à l'entrée de la ville, elle semblait annoncer que tous les voyageurs qui n'obéissaient pas à son injonction se retrouveraient bien vite à flamboyer dans l'enfer des lieux de perdition et des tavernes d'Edmonton.

Il y a dans cette perspective une vue implicite qui voudrait que le simple et vaste rassemblement d'êtres humains dans un seul endroit doit forcément provoquer une dégradation morale et désintégration sociale. Les villes sont naturellement la cible de telles attaques pseudo-religieuses. D'abord parce qu'elles arrivent rarement à se reproduire et doivent compter sur l'immigration pour se renouveler et augmenter leur population (Basham 58). Selon une perspective rurale et fondamentaliste, toute ville reprend le scénario de Babylone ou de Rome: elles sont des lieux non seulement

d'étrangers, mais aussi d'étranges personnes aux étranges croyances, aux étranges habitudes et aux accents étranges, et il y en a bien trop pour que soient assurés la sécurité publique et le bien de tous. (De là qu'on lise des articles sur les tensions entre les 'blancs' et les 'bruns' dans le Nord-Est de Calgary.)

À partir de ce point, il n'y a qu'un pas avant d'attaquer l'immigration et le multiculturalisme, puisque ces politiques semblent transformer la cité en bazar du bizarre. (Il est quand même intrigant, d'ailleurs, de constater qu'alors que certaines villes sont souvent accusées d'être 'bondées', les nations en expansions, surtout celles qui ont une population qui n'est pas blanche, sont souvent accusées d'être 'surpeuplées'. Ces critiques s'appuient sur la même phobie, la xénophobie.) Vue de cet angle, la ville est un monstre cosmopolite, avec un coeur qui vient du Pakistan, un cerveau de Somalie, un poumon d'Amérique, un autre de France, une main droite d'Angleterre et une main gauche de Cuba, et ainsi de suite. Plutôt que d'être un dépôt de la richesse, la ville est décrite comme un sale lieu de trafic de drogues, de circulation lourde, et de contacts violents, de manipulations douteuses et de noires conspirations. Si nous épousons, par ailleurs, la ville multiculturelle définie par l'immigration, nous épousons une image qui reflète le monde. La population hétérogène d'une ville rend possible ses vibrantes couches de cultures différentes. Chaque citoyen ou citoyenne apporte un atome venu de sa propre culture originelle à la complexité de la masse urbaine.

(Calgary offre un exemple particulièrement ironique, si on observe l'immigration ici, car comme me l'a dit en janvier dernier Mike Robinson, du Musée Glenbow, en citant Tom Hiller, Calgary est une 'ville d'arrivistes' puisque la plupart de ses 'immigrants' sont, en fait, des migrants venus d'ailleurs au Canada. Calgary est un lieu choisi pour recommencer sa vie, de l'intérieur du Canada pour les Canadiens et Canadiennes, selon Robinson, à cause de 'son esprit ouvert, son sens de l'inclusion, et

son absence de distinctions de classes.' Quiconque est anti-immigrant à Calgary est absurdement anti-canadien.

Dans *Réflexions d'un jumeau siamois: le Canada à la fin du 20e siècle* (1997), John Ralston Saul déclare: 'la principale caractéristique de l'État canadien est sa complexité' (1), un fait qui tient beaucoup à son origine au sein de conflits impériaux maîtrisés et à son évolution en un réseau de villes peuplées de manières diverses. L'anthropologue urbain Richard Basham affirme: 'les villes sont les avant-postes de l'internationalisme' (3). Pour Saul, la complexité du Canada 's'est construite sur trois piliers profondément ancrés, trois expériences – l'aborigène, la francophone et l'anglophone' (81), un fait qui appuie mon point de vue que le Canada a toujours été multiculturel, accordant une reconnaissance étatique, dans l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord lui-même, de deux communautés linguistiques, deux communautés religieuses, et deux ou trois communautés 'raciales', toutes appelées à vivre en une harmonie plus ou moins officielle. (Saul se demande si dans les arrangements complexes des groupes d'origine existaient les éléments d'une vision sociale ou de ce que j'appellerais une sensibilité (60). On pourrait aussi donner le nom de 'contrat social' à ces arrangements.'). Cette expérience initiale de multiculturalisme est devenue le modèle de notre réalité pluraliste actuelle. Saul fait la remarque suivante: 'depuis le 18e siècle le Canada a fonctionné dans une confusion de minorités grandes et petites' (129).

Il y a une vérité encore plus vitale et qui est que le multiculturalisme, loin de favoriser la division comme le supposent les puristes ethniques et les intolérants de la démographie, fait progresser la cohésion sociale en amenant les individus à considérer leur filiation culturelle personnelle comme tout aussi légitime que leur adhésion publique aux symboles politiques de la Couronne. Alors que Basham insiste sur le fait qu'en général, le défi est d'amener les gens à s'éloigner des alignements ethniques vers

ceux qui s'élaborent autour des réalisations de chacun et de la citoyenneté partagée.' (227), un argument qui rappelle le projet de Trudeau d'inculquer un patriotisme pan-canadien par des mesures comme le rapatriement de la Constitution. Je suis prêt à gager que le sentiment d'appartenance est plus intense si quelqu'un est libre de se sentir plus Irakien, disons, mais plus spécifiquement, Irako-Canadien, et, encore plus, s'il réside dans une ville comme Calgary avec ses habitudes typiques de vie.

À Toronto, à Montréal, à Vancouver, et à Calgary aussi, apparaît la peur que des communautés culturellement unies – ou des 'enclaves ethniques' – nuisent à la possibilité d'assimilation, préoccupation qu'on utilise pour renforcer les attaques contre le multiculturalisme. Mais ce que ces opposants disent en réalité, c'est que l'hétérogénéité de la population engendre les agitations et troubles sociaux. Et pourtant, en utilisant une comparaison plutôt risquée, les plus grandes 'enclaves ethniques' au Canada – c'est-à-dire le Québec francophone et les provinces de langue anglaise -- sont tellement légitimes historiquement et politiquement que leur exemple permet toutes les Petites Italies et les Chinatowns qui sont aussi des efforts de maintenir la fraternité, l'affiliation et les aspects de culture distincte, comme la langue, et parfois la religion. Des communautés culturellement distinctes deviennent des ghettos seulement si leur création est forcée par les préjugés d'un groupe ethnique majoritaire; elles ne deviennent perverses que lorsqu'elles refusent à d'autres groupes de se joindre à elles ou quand elles expulsent leurs dissidents loyaux. Un sociologue nous rappelle que 'les facteurs cruciaux pour déterminer l'appartenance ... sont les valeurs culturelles de la société, et non son niveau d'urbanisation' (cité par Basham 103). La société est menacée, non pas quand des citoyens hispaniques disent qu'ils veulent aussi parler espagnol, mais quand nous leur disons qu'ils doivent seulement parler anglais ou français pour qu'on les considère canadiens ou canadiennes. De même, la belle réalité de la Little India ne met pas en

danger la cohésion sociale de Toronto, pas plus que le Festival Caribana. Au contraire, c'est l'absence de débouchés adéquats pour les minorités visibles et pour la jeunesse qui met en danger la tranquillité de la communauté.

C'est bien vrai que le type le plus pur de Canadien ou Canadienne doit être Métis, combinant langue, religion, 'race' et culture en un mélange fascinant. Peut-être que l'arché-type d'un Canadien ou Canadienne est la personne née à Vancouver, partie Sikh, partie Irlandaise, qui aime le sushi et la littérature québécoise – et qui vote pour le Parti Vert . De toute façon, de tels exemples de métissage sont plus faciles à réaliser en ville qu'ailleurs. (Notons au passage que la Constitution canadienne est pratiquement unique dans son appui aux peuples de races mêlées, surtout ceux qui sont de culture en partie aborigène, une réalité juridique qui pourrait favoriser encore plus de mélange des peuples et des cultures dans nos grandes villes.)

Même si les zones rurales canadiennes – plus particulièrement les Prairies – sont multiculturelles et l'ont toujours été, la répartition de communautés disparates à travers un immense paysage, là où elles sont plus ou moins hors de vue, fait que leurs différences culturelles sont moins menaçantes que dans le cas des présumés pêcheurs rassemblés en ville. (Basham reconnaît que 'là où l'homogénéité ethnique est forte, les communautés étrangères, quand elles existent, sont habituellement situées en ville.' (207).) D'une façon surprenante donc, dans le dernier film de Steven Spielberg, Munich (2005), l'Europe urbaine est un lieu de terreur et d'une épouvantable vengeance contre la terreur même, tandis que la campagne française est décrite comme un oasis de paix et d'abondance émaillé de vignobles, même si ce sont des hommes armés de fusils et sans merci qui le dirigent (une image évocatrice des Western de Hollywood). La fin envoûtante du film est une promesse que le protagoniste trouvera la tranquillité domestique. Et pourtant, la dernière image montre les tours jumelles du World Trade

Center aux alentours de 1973, une prophétie de terreur future, de destruction et de représailles, toutes pointées vers des villes: New York, Kaboul, Baghdad, Madrid et Londres.

L'une des raisons pour lesquelles les attaques d'Al-Qaida contre New York et Washington, D.C., le 11 septembre 2001 ont été aussi brutales, psychologiquement, c'est qu'elles ont frappé des symboles de la mythologie américaine, dont l'idéal de la Manifeste Destinée qui veut que l'Amérique soit la 'Ville située sur la montagne', une lumière qui appelle l'humanité à accomplir son triomphe radieux de prospérité, d'égalité, de liberté et de foi. Pourrions-nous tenter d'interpréter les événements du 11 septembre comme un autre assaut rural fondamentaliste contre l'idée de la ville? Dans cette perspective extérieure, démoniaque, la 'Ville sur la montagne' n'est plus qu'un Tohu-bohu clinquant et doré – tout juste comme les tours de paillettes dorées d'Oz sont présentées dans le film comme un jeu d'illusions et de poudre aux yeux.

Pour ceux qui tiennent les villes pour des lieux de dégénérescence, n'importe quel groupe identifiable y est plus menaçant que s'il était à la campagne où l'étendue relativement vaste lui permet l'isolation. Ironiquement, cependant, personne n'est vraiment un étrange étranger dans une ville, car ses rues présentent toujours une parade spontanée, un défilé impromptu du Mardi-Gras, de non-conformistes, d'excentriques, d'extravagants et de bandits bizarres et insensés, en fait tout une collection de hors-la-loi et de dissidents de tout acabit. Pensez à la 8e Avenue à Calgary – ou à la rue Ste-Catherine à Montréal, ou à Spring Garden Road à Halifax. Ajoutez à ces présentoirs de l'inhabituel les distinctions additionnelles que sont le statut de minorité culturelle, raciale, ethnique, linguistique, sexuelle ou religieuse, et les rues de la ville offrent un agglomérat hétéroclite encore plus fantasmagorique. Dans son livre publié en 1956, 'The Presentation of Self in Everyday Life – La mise en scène de la vie quotidienne', Erving

Goffman reconnaît que, comme le raconte Basham, 'Le comportement humain ... peut être vu comme une succession de performances (au sens artistique actuel) de certains rôles, jouées seul ou en groupe, dont le caractère varie selon la nature du public, celle du contexte ou de la région de la représentation et, bien sûr, du message mis de l'avant.' (19). Qu'est donc une ville si ce n'est un théâtre où on peut interpréter de nouveaux rôles en toute confiance, même des rôles qui impliquent que l'on change de nom et qu'on devienne un véritable acteur, un comédien, dans plus qu'un sens du mot?

Pour ceux qui sont incapables de s'assimiler à la ville et aux généreuses latitudes qu'elle laisse pour la différence, son assemblée de citoyens démocratiquement bigarrés peut sembler, une fois de plus, dangereuse et destructrice. En réalité, cependant, son salmigondis hallucinant de différents types est enjôleur et séduisant. On devient amoureux d'une ville à cause de ces incongruités – ses immeubles gigantesques et ses rivières, ses cornemuses écossaises ici, et là ses tamtams africains, son délicatessen juif sur une rue et sa boutique italienne sur une autre. 'De la même façon que les villes sont très profondément entremêlées avec leur arrière-pays' selon le point de vue de Basham, 'elles font aussi partie de réseaux internationaux, politiques, commerciaux et industriels.' (338): la ville est toujours une combinaison de l'individualité domestique et de la pluralité. Cette usine d'acier, de briques et de verre fabrique des rêves de prospérité, de liberté et d'égalité.

La ville est donc l'essence de la civilisation; elle est la citadelle de l'urbanité, des échanges civilisés, de la culture. Aux yeux du résident urbain, le vilain est bien nommé; il ou elle vient initialement d'un village, et est, selon l'Oxford English Dictionary, un rustre grossier et, pourrait-on dire, un personnage mal dégrossi, un plouc qui a besoin de rééducation et de ressort moral. Dans son livre de 1978, *Anthropologie urbaine*, Basham écrit que les villes se distinguent par 'des systèmes d'écriture, la division des tâches, et

une hiérarchie dirigeante' (43). La ville est composée d'éléments civilisateurs, notamment l'éducation, l'alphabétisation, diverses expertises, des métiers, des arts ainsi qu'une bureaucratie. Les villes sont aussi, bien sûr, des lieux universitaires; prenez Halifax, en Nouvelle Écosse, avec ses six universités (ainsi que ses innombrables, vastes bars qui ne ferment jamais). De tels aménagements ont un sens, car les travailleurs du lieu, les divers talents nécessaires et les marchés financiers peuvent profiter immédiatement de la proximité d'un élément générateur de nouvelles idées, de nouveaux travailleurs, de nouveaux gestionnaires. Basham en témoigne, 'Plusieurs des plus grandes villes d'Europe – dont Londres, Vienne, Belgrade et Paris – ont commencé sous forme de forts et de centres administratifs régionaux de l'empire romain' (44). Tous ces centres et, plus tard, plusieurs autres, sont devenus des universités qui diplômèrent des générations de fonctionnaires, d'artisans, de professionnels et d'intellectuels qui aidèrent à donner forme au développement de leur ville respective. Et Basham fait ce commentaire: 'l'urbanisation secondaire du colonialisme européen a diffusé un ordre technologique commun auprès des élites du monde colonisé.' Ce 'monde colonisé', mes amis, ça nous inclut.

Les villes canadiennes ont évolué selon le modèle classique à partir de bastions de l'administration impériale britannique et française. Au centre-ville de Toronto, l'autre jour, arrêté à un feu rouge, j'ai par hasard jeté un coup d'oeil sur un immeuble qui portait encore l'inscription historique datant d'un siècle, 'British Colonial Office'. Cela m'a ainsi rappelé nos origines nationales au coeur des machinations de l'un des grands empires – quoique plutôt brefs. Même Toronto, toujours la capitale financière du Canada, a commencé en tant que Fort York, l'un parmi d'autres avant-postes de l'impérialisme militaire et marchand des Britanniques. Plus tard, ces diverses forteresses, bases navales ou militaires, sans oublier le réseau de comptoirs de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

se sont rassemblés pour former nos principales villes, chacune d'entre elles se développant et créant à son tour sa propre université, souvent homonyme, Université de Moncton, Université de Montréal, Université d'Ottawa, Université de Toronto, Université de Waterloo, Université de Winnipeg, Université de Regina, Université de Calgary et l'Université de Victoria. (Basham fait l'observation que 'l'université ... encourage l'inter-action égalitaire' (239).)

Je connais la thèse convaincante de Saul à savoir que 'Le Canada est profondément peu européen. Ses comportements et ses politiques sont d'abord et avant tout le produit de circonstances locales, en bonne partie parce que nous avons construit un pays en marge de la civilisation occidentale' (102). Je comprends bien cette perspicace observation, mais le fait d'être en marge ne signifie pas que le Canada soit immunisé contre les idéaux proprement européens et états-uniens: la Reine du Canada est aussi la Reine d'Angleterre (une vérité qui pourrait vouloir dire que l'Angleterre est notre vassal). En réalité, je pense que la différence capitale est que le Canada est nordique-gothique et classique façon européenne-méditerranéenne, deux éléments implantés et mélangés ensemble dans une monarchie de nature sauvage de mi-blizzard, de mi-moustique où il est permis aux sujets de voter sur tout et n'importe quoi sauf sur le monarque héréditaire, éloigné, dont le 'règne sur papier' n'existe que sur les billets de banque, les timbres-postes et les documents officiels.

Il est important aussi de remarquer qu'on peut décrire l'évolution du Canada comme la distillation d'une nation en un ensemble de villes-états – Halifax vénitienne, Montréal parisienne, Ottawa-comme-Amsterdam, Toronto londonnienne, Calgary-dallasesque (des gratte-ciel qui surgissent de la plaine), et Vancouver à la Hong Kong (avec son horizon de grattes-ciels, ses montagnes et son eau). Ce condensé était inévitable dans un demi-continent sous-peuplé, mandaté par son parent qui fut un temps

dominant, l'Empire Britannique, d'être son Empire croupion du Nord Ouest chargé de contenir l'expansion américaine et de s'assurer que et les Caraïbes et le Nord géographique (le 'Vrai Nord') restent britanniques. (Saul remarque que John A. MacDonald imaginait le Dominion du Canada comme un 'royaume parallèle et indépendant' par rapport à celui de Grande-Bretagne. (85) Ce n'est pas étonnant que notre architecture soit un méli-mélo de styles impériaux empruntés: remarquez la mode classique de temple hindou de Queen's Park – le parlement ontarien – de l'Hôtel Empress à Victoria et de la législature de la Colombie-Britannique; ce sont tous là des mémoriaux au Raj britannique, loyalement maintenue au Canada. Voyez aussi les inclinaisons gothiques des immeubles du Parlement situés sur un promontoire à Ottawa, et les traditions révolutionnaires françaises manifestes dans le Golden Boy de l'Assemblée législative du Manitoba (dessinée par un sculpteur qui donna un frère au Génie de la Colonne de la Bastille, à Paris) et puis les inclinaisons vers la renaissance grecque que manifestent les trois palais des législatures des provinces de l'Ouest. L'architecture urbaine canadienne est en elle-même une galerie d'influences impériales. (Ce fait devrait de par lui-même stimuler grandement nos efforts de conservation: quand nous vidons les villes de leur patrimoine architectural, nous nous trouvons à nier notre passé tel que vécu.) Même si cette réalité n'est pas reconnue dans notre Constitution et est refusée par nos assemblées législatives, nous constituons, en somme, un Canada de villes.

Pour revenir à Basham et à sa lecture du monde urbain, il définit quatre types de villes: 1) la 'ville administrative/culturelle des gens de lettres et de la bureaucratie indigène'(47). Je propose Québec et Vancouver comme modèles de ce type. 2) La ville de 'commerce autochtone' (Basham 47) trouve ses exemples, selon moi, dans les villes canadiennes de Halifax (en tant que centre militaire, de transport et des finances de la

pêcherie) et de Calgary (en tant que centre financier-pétrolifère). 3) Les villes de 'la classe globale de management et de culture' (Basham 47) doivent correspondre, au Canada, à Montréal et à Toronto. 4) Notre ville d'"administration moderne" (Basham 47) est évidemment Ottawa. Il pourrait y avoir au Canada un cinquième type de ville, que j'appellerais 'la ville frontière', dont des exemples pourraient être Windsor, Winnipeg et Whitehorse. La variété des villes qui composent le Canada manifeste son aspect distinct en tant que carrefour Est-Nord-Ouest, Anglais-Français, multiculturel et d'alliance pseudo-impériale d'états urbains.

Mais rien de tout cela n'efface la bonne vieille attitude antit-urbaine de notre imaginaire national. Dans un article de 1938, 'L'Urbanisme comme manière de vivre', Louis Wirth avançait que la vie en ville était caractérisée par 'des contacts impersonnels, des moyens tendant à libérer les individus des forts contrôles des groupes d'origine tels que la famille étendue' (Basham 11). L'effet de cette libération est cependant la perte d'un sentiment de sécurité collective' (Basham 11). Il y a une version de cet argumentaire – que les villes ne sont pas des communautés mais des grappes de 'solitudes innombrables' (Clarke 50) livrées à des pulsions suicidaires ou homicides – qui est encore répandue de nos jours, tout particulièrement dans les débats sur les gangs de rue, les 'enclaves ethniques', la violence armée, les ghettos et l'aliénation sociale. Je cite Basham une fois de plus: 'Une proportion significative de ce qui a été écrit sur le sujet suggère que la vie urbaine ou bien favorise, ou bien est liée à de plus hauts niveaux de suicide, de crime et de maladie mentale qu'il n'en existe dans les zones non-urbaines.' (145). Nous devrions pourtant être conscients du courant conservateur non-progressiste qui sous-tend cette critique. Il s'agit en réalité d'un désir nostalgique de société plus pacifique et corporatiste qu'on attribue à l'époque médiévale, cette société décrite par ce que le sociologue Ferdinand Tönnies appelle *gemeinschaft* ou 'relations

interpersonnelles profondes et communautaires' (Basham 30 n. 1) par rapport à l'individualisme capitaliste contractuel du *gesellschaft*, soit la société industrielle. Et pourtant les villages médiévaux n'étaient guère des bastions des droits humains puisqu'ils étaient dirigés par des illettrés et des superstitieux. Il y a aussi un rien de fascisme dans les dénonciations de la ville en tant que refuge de 'cosmopolitisme déraciné' simplement maintenu ensemble par le commerce – ou l'exploitation réciproque. Cela dit, plutôt que d'évoquer avec nostalgie les joies chimériques de la Forêt de Sherwood, de Walden Pond et de La petite maison dans la prairie, nous pourrions souhaiter accepter les notes de caution que les films dégoulinant d'horreur – tels que *Texas Chainsaw Massacre* et *Night of the Living Dead* et *A History of Violence* – nous donnent concernant le potentiel de violence irrémédiable dans des villes, des villages et à la campagne. Mieux valent les solitudes inter-connectées d'un puzzle urbain que l'unité forcée (avec la possibilité d'une punition d'exclusion) de la campagne.

Le sociologue Émile Durkheim soutient que la vie en ville suscite une augmentation du 'suicide anémique' parce que les citoyens isolés dans leur individualité 'ont perdu contact avec le pouvoir de coercition sociale' (Basham 30n.2). En analysant la crise des fusillades et des meurtres à travers lesquels Toronto, plus particulièrement, est passée en 2005, et en remarquant qu'un grand nombre des auteurs et des victimes venaient du même groupe démographique, soit des jeunes noirs, on pourrait appliquer la perception de Durkheim et insister sur le fait que ces jeunes hommes agissaient poussés vers un 'suicide anémique'. Ce que je veux dire ici, c'est que la destruction mutuelle promise par les assassinats en vendetta garantit, pour ainsi dire, la mort à l'assassin, plus tard, au titre de la vengeance. Pour sûr, les jeunes qui saisissent un fusil et se tuent les uns les autres dans des guerres de territoires, ou en réaction chevaleresque erronée à des outrages et à des affronts ridiculement insignifiants, agissent d'une manière suicidaire et

semblent témoigner d'une anomie et d'une aliénation. Je doute pourtant que ce soit parce qu'ils sont écartés des influences sociales. Je propose plutôt que c'est parce qu'ils sont trop proches de ces influences, surtout de celles qui font la promotion de l'estime de soi comme base de l'acquisition de biens matériels, et de celles qui dévaluent plus particulièrement le fait d'être noir en tant que valeur culturelle légitime. À Toronto, au cours des dernières années, on a discuté du financement par le gouvernement d'écoles exclusivement destinées aux noirs – à savoir si c'est une intervention sociale appropriée pour venir en aide et sauver les jeunes noirs de la criminalité autodestructrice de nos rues hostiles et qui ravage la vie communautaire. Comme on pouvait s'y attendre, ce plaidoyer a été réduit au silence par le bruit des coups de fusil estivaux et la réponse des réactionnaires exigeant des prisons spécifiquement pour les noirs. Tristement, tandis que les Africains – et les Aborigènes – font face à un rejet et à des épreuves dans notre monde du travail et dans nos écoles, ils sont bien accueillis dans les pénitenciers et dans les cimetières. C'est une ironie que les descendants d'anciens esclaves – autrement dit 'du capital humain' – soient devenus du capital humain dont on peut se passer.

Aux États-Unis, le mot urbain est synonyme de noir. Mais une signification similaire s'est étendue dans notre pays, au moins dans le contexte des prix pour les vidéos musicaux et la musique pop où 'musique urbaine' veut dire Hip Hop et Rap. Nous devons donc, nous Canadiens et Canadiennes, nous demander s'il y a une façon que nous avons eue d'aménager nos villes qui repousse certaines communautés, principalement d'Autochtones et de Noirs, en marge de la vie socio-économique.

Cette question complexe exige une réponse encore bien plus complexe que celle que je pourrais vous donner, mais je vais faire valoir que plusieurs de nos villes ont été structurées selon des choix de classes qui consolident les divisions religieuses, raciales et ethniques. Pour moi, l'exemple typique est Halifax, la ville que je connais le mieux.

Là-bas, la principale fracture est entre le South-End et ses bourgeois jardins de roses, d'une part, et la 'zone de combat' du lumpenproletariat du North-End. Cette scission a été imposée par les premiers planificateurs urbains de nombreuses villes nord-américaines, soit la Marine britannique, pas vraiment une entité démocratique. Les divisions de classes déjà clairement établies à Halifax aussi tôt qu'en 1749, il était devenu affreusement simple, en 1783, de reléguer les Loyalistes Noirs vers les quartiers pauvres et ouvriers de la ville naissante, où ils sont restés, avec un développement fragmentaire devenu, le siècle suivant, Africville, une enclave située près du port où vivaient les Noirs démunis, les ouvriers Noirs, et un rudiment de classe moyenne noire. Cette communauté faisait officiellement partie de la ville de Halifax et ses résidents payaient des taxes foncières, mais elle ne disposait ni d'eau, ni de services d'ordures municipaux. Au début des années 1960, Africville a été déclaré un bidonville, ses 400 résidents ont été déplacés dans les camions à ordures de la ville de Halifax, et re-localisés dans des bidonvilles du centre de la ville et de nouveaux immeubles publics à loyer modique où il y avait plus d'asphalte que d'herbe. Même si les immeubles publics destinés aux anciens résidents d'Africville étaient de meilleure qualité que ceux qu'ils avaient été forcés d'abandonner, l'expérience de l'environnement de béton du centre-ville en a été une d'aliénation. En fait, ils sont passés du statut de propriétaires, si modeste ait été leur propriété, à celui de locataires d'immeubles qu'ils ne pourraient jamais acquérir et qu'ils avaient peu d'intérêt à améliorer ou à entretenir. Avec le temps, non seulement les projets domiciliaires de Mulgrave Park et de Uniacke Square, qui avaient en grande partie accueilli les résidents d'Africville, se sont-ils détériorés, mais les dysfonctions sociales ont augmenté pour la génération suivante, maintenant dépossédée.

Quand j'observe le triste sort des exilés d'Africville, puis que je considère le taux inacceptablement élevé de jeunes noirs qui, dans les faits, s'entretuent pour de vaines

raisons, je ne peux faire autrement que de voir ce que ces deux situations ont en commun: d'après moi, une perte de sentiment de propriété et, en conséquence, pour les personnes affectées, un déclin du sens de la responsabilité familiale et sociale. Je ne vais pas prétendre posséder des connaissances en sociologie (je serais plus à l'aise d'affirmer avoir de la maîtrise en musicologie, même si je ne peux ni lire, ni interpréter la musique) mais je me demande, oui, naïvement, si la réponse à l'anomie, à l'insatisfaction, au dysfonctionnement, ne serait pas en fait d'être propriétaire et pleinement responsable de son logement.

Je reconnais le côté attirant des gangs pour les jeunes, surtout quand ils se constituent à partir de critères ethniques. Ils ont en fait toujours été une caractéristique de la vie urbaine, quoiqu'ils tendent à s'estomper dans un cadre d'affaires légitimes une fois que le groupe ethnique qui forme le gang a réussi à 'prendre son envol' économique. On pourrait affirmer que ce que nous appelons un 'gang' n'est qu'une association économique de base prête à être violente et à commettre des crimes pour créer une plateforme économique pour ses membres. Je ne veux pas justifier un tel comportement, mais j'y vois une réponse volontaire à la pauvreté résultant de paramètres ethniques. Vu la composition ethnique exclusive de plusieurs des gangs, l'une des manières de diluer leur attrait serait de mettre en place un solide programme affirmatif d'équité d'emploi, doté d'un mandat législatif et de peines sérieuses contre les contrevenants. La mise en place de centres communautaires, d'écoles et de bibliothèques adéquatement financés et comptant du personnel professionnel est également essentielle pour neutraliser les pulsions délinquantes. La présence de tels centres, ainsi que celle de membres de clergés des diverses religions, aidera à former de véritables participants de la démocratie – plutôt que des opposants et des rêveurs. (Foucault souligne que l'imaginaire 'se forme dans l'entre-deux des textes, est un phénomène de la bibliothèque' (91); s'il en est ainsi,

c'est parce que la bibliothèque a tendance, comme la ville, à unir les choses disparates, les bribes d'information et l'exotique.)

Basham explique que 'le déplacement vers les villes sert non seulement à éloigner les individus d'une grande proximité avec leurs ancêtres paternels et maternels, mais il sert aussi à diminuer les liens des migrants et de leurs descendants avec les terres ancestrales qui fournissaient naguère la base économique servant à la cohésion de la famille' (131). Ce que les immigrants noirs au Canada urbain ont en commun avec les Aborigènes urbains, c'est l'expérience de la dépossession. Basham affirme que 'Aux États-Unis autant qu'au Canada, les Indiens d'Amérique et les Noirs restent dans une telle position d'infériorité congénitale ... qu'on peut généralement en dire qu'ils sont des exclus' (275). Un sentiment renouvelé de propriété, de propriété immobilière, pourrait offrir une des réponses aux expériences respectives de ségrégation culturelle dont chacun souffre. Basham rappelle que la meilleure solution aux squats serait de 'fournir aux résidents des titres légaux de propriété, ce qui les encouragerait à améliorer leur maison sans crainte que l'investissement ne se perde par un déménagement imposé et sans compensation (185). Si seulement on avait fait cette offre aux citoyens d'Africville! Si seulement une offre de ce genre pouvait être faite aux résidents des HLM aujourd'hui.

Il y a deux semaines, j'ai justement lu dans le New York Times du 23 février, l'article intitulé 'Des complexes immobiliers du Bronx deviennent des coopératives et les occupants sont d'accord'. Le reporter Janny Scott écrit: 'Les locataires de deux grands complexes pour travailleurs du Bronx ont annoncé hier (le mercredi 22 février 2006) qu'ils étaient arrivés à un accord avec un groupe d'investisseurs immobiliers pour acheter les immeubles, transformer les appartements en copropriété et les revendre aux occupants actuels à un prix qui leur soit abordable...' (B1) De cette manière, les 1865 logements deviendront prochainement des habitations coopératives à prix modique et

seront vendus à leurs occupants avec une escompte' (B1). Scott écrit aussi qu'on s'attend à ce que le complexe reste 'à prix abordable pour les résidents à revenu moyen' pendant au moins 25 ans" (B7). Scott cite une personne interviewée: 'l'hypothèque et les coûts d'entretien que paierait un acheteur seraient 'approximativement ce qu'elle paie de loyer, ou un peu plus' (B7). Si de telles possibilités de propriété devraient exister dans la ville la plus développée du pays le plus développé au monde, est-ce que nous ne devrions pas tenter de reprendre ce modèle dans nos propres unités de logements sociaux au Canada? Il faut faire quelque chose: la construction de la ville au seul avantage des besoins des affaires et des riches va forcément provoquer des 'dommages collatéraux', dont l'éviction des pauvres. La réponse à la spéculation immobilière et aux profits déraisonnables qui déplacent les indigents est justement le type d'intervention que rapporte l'article du New York Times.

Pour décrire et définir les défavorisés urbains, le sociologue américain Oscar Lewis a créé l'expression 'culture de la pauvreté', avec toute sa séquence de clichés associés: pères absents, dépendances de toutes sortes, fatalisme, foyers matriarcaux, machisme, oralité, pathologies multiples, sexualisation précoce et grossesses hors-mariage. (Basham 16-67). Mais de telles étiquettes condamnent des cultures entières d'une manière pour ainsi dire pseudo-théologique. Si un citoyen ou une citoyenne est piégé(e) dans une 'culture de pauvreté', soit en Enfer, à quoi servirait-il de lui accorder la charité ou des programmes sociaux, à lui ou elle et à sa famille, ou à sa communauté? De plus, comme le remarque Basham, 'le développement et l'extension de la vie urbaine semblent être partout associés à une tendance où l'ordre social est de moins en moins déterminé par la naissance et de plus en plus par la réussite individuelle' (185). La Cité de Justice est donc celle où chacun dispose d'une mobilité ascendante équitable. Basham affirme que pour certains immigrants, migrants et résidents de longue date, 'les villes

deviennent une arène d'échecs personnels', mais pour d'autres, 'grâce à des talents personnels, des contacts interpersonnels ou la chance, la vie urbaine offre des possibilités et un espoir d'amélioration personnelle qui n'existe nulle part ailleurs' (194).

La ville en tant qu'utopie est possible, mais uniquement si son perfectionnement est élaboré selon ce que dicte l'expérience. Selon Michel Foucault 'Si le socialisme scientifique est venu des utopies du dix-neuvième siècle, il est possible qu'une véritable socialisation émerge, au vingtième siècle, de l'expérience acquise' (201). De la même façon, les plans d'une Cité de Justice doivent venir de l'expérience pratique des précurseurs. Cette ville doit être – comme toutes les villes – un pastiche de villes possibles, telles qu'elles ont déjà existé en rêve. Sans une telle nostalgie visionnaire, sa planification urbaine sera tempétueuse parce que non-historique.

### **Conclusion: sur Calgary**

Dans *Réflexions d'un jumeau siamois: le Canada à la fin du vingtième siècle* (1997), John Ralston Saul fait le commentaire suivant: 'L'approche romantique (à la politique) est toujours construite sur la croyance en une espèce de fin de l'histoire et en l'arrivée d'une utopie espérée. Ce que je suggère, c'est exactement le contraire – la poursuite à la fois de l'histoire et de la complexité' (82). D'un point de vue géopolitique, la recommandation de Saul est sage car Calgary, ainsi que sa position en tant que possible Cité de Justice, doivent être vues dans un cadre de Realpolitik. Il est sûrement fort instructif pour nous de nous rappeler que durant le fiasco initial de la réponse gouvernementale américaine aux inondations causées par l'Ouragan Katrina, le Vice-président des États-Unis, M. Richard Cheney, volait en hélicoptère au-dessus des sables bitumineux de l'Alberta plutôt que de survoler au moment propice les opérations de sauvetage à la Nouvelle-Orléans et sur la Côte du Golfe. Cette perspective spécifique n'est peut-être pas bien connue mais elle a un sens surtout si on se rappelle, comme nous

y invite Saul, que 'le Canada a le désavantage de se trouver aux marges nordiques de l'Occident dans une position très exposée à côté des États-Unis' (280). Et j'aurais envie d'ajouter, 'à côté des États-Unis qui ont un besoin énorme d'énergie', une description qui a certaines conséquences pour le Canada et pour Calgary.

Il est certain que la localisation de Calgary au nord-ouest, par rapport à Montréal, Ottawa et Toronto, mais aussi Dallas, Washington et New York, en fait un point d'ancrage de souveraineté territoriale canadienne dans les Prairies, en face des Grandes Plaines américaines. Souvenez-vous que l'Alberta et la Saskatchewan ont d'abord été établies en tant que colonies d'Ottawa, la capitale sous-impériale qui conserve, dans notre nation, le pouvoir singulier de créer unilatéralement des provinces. Ces deux provinces de l'ouest forment le 'Nord ouest' pour lequel la Police Montée fut organisée afin de l'administrer et vers lesquelles les diplômés du Collège militaire royal allaient en garnison et pour en faire les relevés et que la capitale du Canada central devait régir en vertu de la Politique nationale. (Je pense que les racines d'un 'séparatisme' et d'une aliénation de l'ouest viennent simplement de la réalité que l'Ouest – en fait l'Alberta et la Saskatchewan – étaient, en vérité, jusqu'à 1905, dépendants d'Ottawa et, par extension, des élites de l'Est'.) Suite à la grande découverte de pétrole à Leduc à la fin des années 1940, et à la modernisation du gouvernement albertain par les Progressistes conservateurs de Peter Lougheed dans les années 1970 et 1980, Calgary est apparue comme une capitale internationale de l'énergie, tournée vers l'avenir, dynamique et la quatrième ville en importance au Canada.

Cependant, cette croissance s'appuie sur des contradictions, à commencer par la plus importante et la plus évidente qui est que le profil futuriste de la ville et ses sculptures d'avant-garde, modeste sur la toile de fond de chaîne montagneuse, est planté dans la région où a eu lieu l'extinction des dinosaures et s'appuie sur l'extraction de

combustibles fossiles datant de millions d'années. (C'est un peu comme de brûler votre bibliothèque pour chauffer votre maison!) Cette ville de l'Âge de l'Espace prospère au prix d'une richesse venue de l'Âge de Pierre. Les régions avoisinantes n'ont de rôle que de fournir des ressources dont le prix est établi ailleurs et qui sont transportées ailleurs: ce modèle économique n'est pas absent du Tiers-Monde et on peut douter de sa viabilité à long terme. Calgary est donc, peut-être plus que la plupart des autres villes post-coloniales, un splendide fantasme dont le pouvoir économique vient de sa proximité des États-Unis assoiffés de pétrole et de l'intense commerce qu'il crée, mais qui continue quand même de rêver à sa relation classique à la culture britannique (à ce stade-ci fragile et nostalgique) et de célébrer, mais de façon intermittente, ses citoyens des Premières Nations et leur culture (trop souvent positionnés comme des 'indiens' par rapport aux 'cowboys' blancs qui portent parfois un uniforme de police). Mais c'est aussi une ville post-post-moderne, selon Mike Robinson, une ville qui a besoin d'une main d'oeuvre aux talents flexibles.

Ces réalités premières de Calgary – sa position sur une frontière, ses démêlés avec son passé colonial, son avenir déjà hypothéqué par les tâcherons du pétrole, son expansion enivrante et sa population diversifiée qui s'accroît – doivent forcément influencer son expression culturelle. Lors de conversations récentes avec le poète Ian Samuels, de Calgary, il a mentionné que la ville cherchait à être économiquement compétitive et culturellement créatrice, qu'un million de Calgariens et Calgariennes avaient besoin d'une ville accueillante pour les arts. Il est sûr que tandis que la ville s'étend vers l'extérieur, il importe aussi qu'à l'intérieur elle se développe. Toutefois. Calgary éprouve des problèmes d'argent. L'appui aux arts dépend des sentiments de noblesse oblige du gouvernement et d'un partenariat du public avec le privé en opposition aux saines largesses représentées par 'l'avantage albertain', soit ce paiement –

ou baillon – de type jeu-de-hasard de \$400 qui a été fait à chaque Albertain. Ironiquement, ce paiement comptant pourrait être aussi éphémère que le gaz naturel et les dépôts pétrolifères qui sont sa source, tandis que l'art de qualité serait, lui, aussi protégé de la mort et aussi précieux que des fossiles. Encore une fois, il faut développer les équipements culturels afin d'encourager les Calgariens et Calgariennes à planter des racines plutôt que de rouler au vent comme les amarantes.

Remarquant la résilience et la versatilité de la 'classe créatrice' de Calgary, Samuels dit de l'artiste de Calgary qu'il est 'un animal urbain'. J'aime bien cette perspective parce qu'elle unit la ville et la nature sauvage et parce qu'elle laisse entendre que le travail de l'artiste est de faire le pont entre ces deux cadres archétypes et essentiels. À Calgary, les studios de danse voisinent les écoles de kung fu, sans mentionner les folles virevoltes athlétiques du Stampede et de ses rodéos. Dans une ville où les possibilités insolites deviennent régulièrement des réalisations acquises, il est important de noter que l'artiste a les mêmes talents d'entrepreneur que l'homme ou la femme d'affaires et que l'un ou l'autre travaille aussi fort – 24 heures par jour sept jours semaine – sinon plus. Cette ville peut s'enorgueillir de 26 compagnies culturelles – même si le gouvernement provincial sous-estime les arts et que les financements ponctuels dépendent de la générosité des vieilles familles de ranchers. C'est aussi la ville d'excellents écrivains dont Samuels, Aritha van Herk, Chrisian Bök, Claire Harris, Suzette Mayr et de l'inimitable Sheri-D Wilson, la fondatrice et directrice du festival international très réussi appelé Spoken Word Festival. L'artiste ou l'écrivain- l'écrivaine de Calgary est forcément quelqu'un qui doit apporter à son esthétique la puissance et le dynamisme d'un expert en kung-fu. Mais l'oeil exercé du maître en arts martiaux doit aussi espionner cet art fortuit présent partout à Calgary – ces pieds géants d'acier qu'on trouve dans les grilles des trottoirs.

Avant l'art, il y a l'étude. Avant de devenir artiste, on est étudiant ou étudiante. Afin de s'assurer que Calgary devienne un centre de création – et souvenons-nous que les 'Renaissances' ont toujours leur source dans des villes – on doit encourager les étudiants collégiaux et universitaires à consacrer leur intelligence, leurs loisirs, leur énergie et leur idéalisme à la transformation révolutionnaire de l'apparence visuelle de la ville et de l'impression sensorielle qu'elle produit, de ses relations socio-économiques et de ses structures politiques. Leur jeunesse et leurs rêves sont les plus grandes ressources dont disposent toutes les communautés de Calgary. En fait, l'université de Calgary et l'Alberta College of Art devraient se percevoir comme des séminaires laïques, ou comme des centres d'entraînement pour les insurgés intellectuels et la guerrilla sociale – pour des jeunes qui vont développer les meilleures idées avec la plus grande passion et amener Calgary plus près de sa promesse de justice sociale. Une telle vision exige cependant que le poids des dettes des étudiants soit dramatiquement réduit, les libérant ainsi pour qu'ils et elles jouent, en masse, le rôle crucial d'agitation imaginative pour le changement social, c'est-à-dire, pour reprendre Robinson 'confronter la politique avec la vérité. Augmenter les fonds disponibles pour les étudiants, c'est une manière de provoquer une superbe expérience urbaine et peut-être supprimer ce que Mike Robinson, le directeur du Musée Glenbow, appelle 'l'horrible étendue de mauvais design' et ce que Aritha van Herk qualifie de 'changement *caméléonique* casse-cou'. Les étudiants – les apôtres du futur – doivent aussi chercher à restaurer et à raviver l'héritage du passé encore présent – architectural et aborigène. Ils doivent reprendre l'esprit de Mai 1968 à Paris pour nous éviter le délabrement et la décadence représentés par le Paris des banlieues de l'automne 2005. Les étudiants doivent libérer la qualité de ce qu'un annonceur dans le magazine 'Alberta Oil' appelle 'le fanatisme raffiné'.

'Dieu donne et puis Dieu reprend'; ce doit être là un verset bien connu à Calgary,

étant donné les cycles en dent de scie qui affectent cette économie basée sur les matières premières. On ne s'étonne donc pas que ses immeubles et ses sculptures, comme les majorités électorales provinciales, soient portées à épouser des dimensions bibliques, comme si la grandeur pouvait éliminer le risque ou témoigner d'une unité. Goliath n'est pas un vilain nom ici, et le mastodonte et le léviathan sont des idoles – au même titre que l'esprit de Tyrannosaurus Rex. Témoins en sont la tour de Husky Oil qui s'élance vers le ciel – et les sculptures de la 8e avenue et des environs, dont la reproduction d'un cheval en métal qui ressemble à un dinosaure fossilisé. Ces édifications projettent une image de confiance en soi, mais sont-elles vraiment implantées, vraiment enracinées, ou sont-elles aussi transitoires que les profits? On ne me fera pas croire que leurs promoteurs sont véritablement engagés envers Calgary. Les affaires attirent les cadres, mais est-ce qu'ils ou elles vont créer des familles et puis prendre leur retraite ici? Calgary est dirigée par des cadres supérieurs de passage, des nomades du management qui pourraient fort bien prendre la fuite aussitôt qu'il n'y aura plus de pétrole ou que l'économie s'effondrera.

Étant donné l'incertitude innée des ressources des entreprises de cette ville, la foi dans le progrès a tendance à prendre sa forme concrète dans la pratique d'un évangélisme fondamentaliste, biblique, chrétien. Selon Robinson, 'les impératifs essentiels de cette ville sont économiques et financiers, mais ils offrent aussi des difficultés d'ordre moral.' Mon sentiment est qu'une réponse populaire à ces défis moraux est de chercher réconfort auprès d'une religion pionnière, une religion dont le personnage principal est Job, un homme de famille bon et prospère qui, malgré cela, voit disparaître sa fortune. (Je ne suis sûrement pas le seul à lire et à dire 'Calgary' et à penser 'Calvary' – *calvaire*.)

Robinson m'a dit que 'ce que les gens ont en commun ici, ce sont des gènes de

risque', mais je pense que le besoin psychologique de gérer le risque impose aussi la foi en des croyances messianiques et apocalyptiques. C'est ainsi que Ralph Klein, l'ancien maire de Calgary, est le 'Roi Ralph' pour certains, un populiste distributeur du butin de la chance, tandis qu'aux yeux d'autres personnes c'est un vilain qui menace d'un enfer métaphorique les refuges pour SDF. Robinson a aussi fait remarquer que les politiciens d'Alberta sont vraiment des prosélytes. Ce sont presque toujours des évangélistes économiques, mais qui possèdent un évangile social puritain. Incarnation de l'une de ces contradictions, le Premier ministre du Crédit social, 'Bible Bill' Aberhart, menait des attaques contre les 'Grandes Banques' qui provoquaient une fascination populiste au temps de la Grande Dépression, tant qu'il introduisait un programme de stérilisation forcée qu'on ne saurait décrire que non seulement comme un geste anti-démocratique, mais distinctement fasciste. En fait, l'"Avantage Alberta" de Klein n'est pas bien loin de la vieille idée du Crédit social, à savoir que chaque Albertain ou Albertaine devrait recevoir un paiement mensuel de \$25 pour pouvoir acheter ce dont il ou elle a besoin. (Est-ce que le Parti Progressiste-conservateur de l'Alberta n'est pas le Parti Crédit social déguisé?)

Mais il y a un aspect positif à la subtile religiosité de la vue calgarienne et albertaine de la vie, et c'est la tradition coopérative des ranchers. Contrairement à la réalité 'vache à lait économique' du secteur pétrolier, les périls et indécisions de l'élevage ont aidé à créer une culture au comportement coopératif, alors que les traditions des Piedsnoirs ont souligné le besoin d'un environnement durable. Calgary est ainsi le lieu de la plus importante coopérative en Amérique du Nord, tandis que le Musée Glenbow est la plus grande institution de son genre dans l'Ouest canadien.

La richesse pétrolière offre d'immenses possibilités, m'a expliqué Mike Robinson, mais elle a tendance à limiter les choix idéologiques. Mais est-ce qu'une économie monopolistique basée sur les ressources doit forcément restreindre la culture du

dialogue? On dirait bien que la réponse est 'oui'. Car même si la diversité de Calgary est grande, le programme 'Diversity Calgary' a disparu par manque de fonds. De plus, l'aliénation culturelle et celle de la jeunesse dans les banlieues, combinées à l'absence d'infrastructures suffisantes (des terrains de stationnement, l'élargissement des rues, le déneigement et le nettoyage des rues) peuvent remettre en danger le statut de Calgary en tant que ville relativement paisible. Ce n'est pas que j'annonce la venue de bandes vagabondes de jeunes issus de groupes ethniques marginalisés qui font brûler des voitures de luxe et saccagent des magasins, comme cela est arrivé à Paris l'automne dernier. Mais les législateurs qui espèrent vraiment cependant assurer 'la paix, l'ordre et le bon gouvernement' doivent financer les infrastructures, le transport public et les programmes sociaux. (Cet argument vaut autant pour Toronto que pour Calgary.) Il ne faut plus que les villes soient punies par les assemblées législatives provinciales, où des circonscriptions rurales remaniées majoritaires disproportionnent les votes par un charcutage électoral qui mène à des polémiques rhétoriques et des croisades contre les villes supposément 'corrompues' et 'gaspilleuses'.

Calgary est une très belle ville, située dans un paysage de montagnes, de rivières et de plaines. Elle doit maintenant devenir une ville plus juste. Et il y a des signes encourageants à ce sujet.

À partir de ce que j'en sais, j'applaudis la compagnie Western Lakota Energy Services Inc. qui a établi des partenariats avec des communautés autochtones visant à effectuer la recherche puis la production de ressources en pétrole et en gaz. De plus nombreux partenariats économiques de ce genre sont nécessaires. Mais plus encore, pour aider le sort des plus désavantagés de la ville, surtout ceux et celles originaires des Premières Nations, 1% des taxes foncières devrait être consacré à perpétuité à leur santé et à leur bien-être, en reconnaissance envers eux et elles qui ont laissé les intrus

importuns s'établir sur leurs terres et exploiter leurs ressources.

De plus, comme Calgary est une ville de migration et d'immigration, il serait approprié de mettre en place des programmes d'établissement – généreusement financés par des sources fédérales et provinciales – pour les nouveaux arrivants, qu'ils viennent de Terre-Neuve, de New Delhi ou de Nouvelle-Zélande. Nous devons ajuster l'idée fictive qui veut que des immigrants, quand ils arrivent au Canada, deviennent d'abord et avant tout des Canadiens ou Canadiennes. Non, moi je crois que leur premier choix concerne la ville où ils ont voulu s'établir, que ce soit Québec ou Calgary: l'identification avec le Canada doit venir plus tard. Le Canada urbain a donné toutes les preuves qu'il est apte à intégrer socialement les nouveaux arrivants, d'une manière à peu près pacifique, mais cet effort d'intégration échoue là où il compte – dans les domaines de l'emploi, des affaires, des professions ainsi qu'en politique. Voyez l'ensemble des élus de Calgary, de l'Alberta, du Canada: c'est impossible d'imaginer que notre population soit formée à 16% de minorités visibles. Afin de corriger cette situation, il faut appliquer la même volonté ferme d'arriver à une représentation 'racialement' équitable dans le monde du travail que nous avons utilisée pour la représentation des femmes et des Francophones. Nos partis politiques pourraient commencer en réservant un certain pourcentage de circonscriptions pour des candidats féminins, aborigènes ou de minorités visibles. Nous devons aussi commencer à reconnaître les qualifications des professionnels formés à l'étranger afin d'arrêter de demander à des médecins et des ingénieurs accomplis, bien établis dans leur profession, de tout recommencer à neuf uniquement parce qu'ils ont décidé d'appliquer au Canada leur formation et leurs talents. De la même façon, il faut rendre illégale la demande d'une 'expérience canadienne', souvent imposée à des aspirants employés: ce n'est là qu'un racisme poli. Dans sa chronique du Toronto Star du premier mars 2006, intitulée 'Des immigrants qualifiés sont exclus', Carol Goar rapporte

qu'une nouvelle étude du Congrès du Travail du Canada montre que 'les travailleurs de couleur – nés au Canada ou à l'étranger – ne sont pas employés aussi souvent, promus aussi rapidement ou payés aussi bien que leurs collègues caucasiens. ... Ils gagnent en moyenne \$20,000 de moins par année que la moyenne canadienne' (A18). Et pourtant, une main d'oeuvre plus diversifiée donne des dividendes. Tim Penner, le président de Proctor & Gamble a déclaré récemment: 'Nous croyons qu'une organisation diversifiée va toujours mieux opérer qu'une organisation homogène' (Goar A18). C'est précisément là force des villes – et une vertu cardinale de la Cité de Justice – de réaliser la paix et la prospérité pour une multitude multicolore, diversifiée et multiculturelle. Pour inverser le fameux slogan de l'ex-Parti Réformiste: les Villes – avec leurs belles et diverses minorités – veulent participer...